



N° BLA/66 - 6 juin 1966

UNE LETTRE DU PAPE GRÉGOIRE VII A UN PRINCE MAGHRÉBIN, AU XI^e SIÈCLE

J. Déjeux

La déclaration conciliaire sur les relations de l'Eglise avec les religions non-chrétiennes fait référence, dans son paragraphe troisième traitant de l'Islam, à une lettre adressée par St Grégoire VII en 1076 à l'émir An-Naçir, régnant sur Bougie et la Kalaâ des Beni Hammad, au sud-ouest de Sétif en Algérie (1). Cette lettre est bien connue. Il n'est pas sans intérêt de la relire et de voir dans quel contexte elle fut envoyée au prince musulman (2).

St Grégoire VII Hildebrand naquit en Toscane vers 1013 ; son pontificat dura de 1073 à 1085, année de sa mort à Salerne en exil. Il fut un grand pape, célèbre tant par ses luttes contre l'Empereur d'Allemagne Henri IV (querelle des investitures) que par la "réforme grégorienne". Parmi ses lettres recopiées sur le Registre de la Chancellerie pontificale, cinq concernent l'Afrique. Le 15 septembre 1073, Grégoire VII écrit au clergé et au peuple chrétien de Carthage : il fait état d'accusations portées par les chrétiens auprès des Sarrasins contre leur évêque Cyriacus. Celui-ci refusant d'ordonner un sujet hors des prescriptions canoniques, les fidèles se révoltèrent et le pontife fut frappé de verges sur l'ordre de l'émir. La seconde lettre est adressée le 15 septembre 1073 à Cyriacus lui-même pour le réconforter dans le double combat qu'il mène contre les pseudo-fils de l'Eglise et les païens-Sarrasins, "cette nation mauvaise et perverse". Il le félicite d'avoir, lors de l'audience devant le souverain musulman Abd al-Haqq Ibn Khurasan, préféré la prison et le fouet à la trahison. Remarquons, en tout cas, en passant, que ces populations chrétiennes déjà à demi islamisées du Maghreb médiéval s'adressent tout naturellement à l'arbitrage du souverain musulman dans leurs différends avec l'évêque.

La troisième lettre (juin 1078) est aussi envoyée à Cyriacus pour constater l'extrême péril où se trouvent les communautés chrétiennes au Maghreb qui n'ont pratiquement plus qu'un évêque (puisque l'on ne trouve pas les trois nécessaires pour une ordination épiscopale) et pour demander à Cyriacus d'envoyer à Rome quelqu'un que le pape sacrera évêque. Pratiquement Cyriacus refusait d'ordonner à lui seul un nouvel évêque pour la ville de Tunis, dont la population croissait de plus en plus au détriment de Carthage en décadence. L'incidence religieuse de cette croissance démographique et politique de Tunis était en effet que la communauté chrétienne de cette ville se trouvait sans pasteur, alors qu'à Carthage se maintenait un évêque qui voyait ses fidèles désertir leur ville pour Tunis. Le pape se décidait donc, "necessitate ecclesiarum", à consacrer de nouveaux évêques.

Enfin dans le Maghreb central, en 1073, An-Naçir, émir de la Kalaâ des Beni Hammad, envoie le prêtre Servandus à Rome pour y être consacré évêque et être affecté ensuite à la nouvelle capitale, Bougie. C'est à cette occasion que Grégoire VII écrit une lettre en (juin ?) 1076 "au clergé et au peuple de Buzea (Bougie) et une autre en (juin-juillet ?) 1076 à "An-Naçir, roi de la province de Maurétanie sitifienne en Afrique". Il s'agit du prince Hammadide An-Naçir Ibn Alannas (1062-1088) qui a fondé Bougie en 1067-68. Le pape le gratifie du titre de roi de la Maurétanie sitifienne : c'est tout à fait

anachronique puisque cette province est une ancienne circonscription territoriale romaine (approximativement le département de Sétif actuel) mais la Chancellerie n'a sans doute pas trouvé mieux pour s'adresser à ce correspondant exceptionnel.



Lettre (traduction Ch. Courtois) :

"Grégoire, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à Anazir, roi de la province de Maurétanie sitifiennne, en Afrique.

Ta noblesse nous a écrit cette année même pour que nous consacrons évêque suivant la loi chrétienne le prêtre Servandus. Ce que nous nous sommes empressé de faire parce que ta demande nous semblait juste et excellente. En outre, tu nous as envoyé tes présents et tu as libéré, par déférence pour le bienheureux Pierre, prince des Apôtres, et par amour de nous, des chrétiens qui étaient retenus comme captifs chez les tiens. Tu as de plus promis de libérer les autres (chrétiens) captifs. C'est certainement Dieu, créateur de toutes choses, Dieu sans qui nous ne pouvons rien faire ni même penser de bon, qui a inspiré à ton cœur cette bonne action car il éclaire tout homme venant en ce monde et il a éclairé ton esprit dans cette occasion ; Dieu tout-puissant, en effet, qui veut que tous les hommes soient sauvés et qu'aucun ne périsse, n'apprécie rien tant chez chacun de nous que l'amour du prochain après l'amour de Dieu, et que le soin de ne point faire à autrui ce que nous ne voudrions point qu'on nous fit. Or cette charité, nous et vous, nous nous la devons mutuellement plus encore que nous la devons aux autres peuples, puisque nous reconnaissons et confessons - de façon différente, il est vrai - un Dieu unique que nous louons et vénérons chaque jour comme créateur des siècles et maître de ce monde. Suivant la parole de l'Apôtre, "Il est notre paix, Lui qui des deux n'en a fait qu'un".

Aussi depuis qu'ils connaissent par nous la grâce que Dieu t'a accordée, plusieurs nobles de Rome admirent sans réserve ta bonté et tes vertus et les publient. Parmi eux, deux de nos familiers, Albericus et Censius, élevés avec nous presque dès leur jeunesse dans le palais romain, désirant beaucoup parvenir à ton amitié et à ton affection, et te rendre cordialement service pour ce qu'il te plaira dans notre domaine, t'envoient des hommes à eux par qui tu sauras combien ils t'estiment sage et grand et combien ils veulent et peuvent te rendre service. Nous recommandons ces hommes à ta magnificence, afin que tu apportes tout ton soin à faire preuve à leur égard, par amour pour nous et pour récompenser de leur confiance ceux que nous avons nommés plus haut, de cette même charité dont nous désirons faire toujours preuve vis-à-vis de toi et de tous les tiens. Dieu sait bien que nous te chérissons sincèrement pour sa gloire, que nous désirons ton salut et ta gloire dans la vie présente et future, et que nous demandons des lèvres et du cœur qu'il te reçoive lui-même après un long séjour ici-bas, dans le sein de la béatitude du très saint patriarche Abraham. "

Bougie (ancienne Saldæ des Romains) comptait alors parmi sa population des Andalous musulmans, des Berbères descendus des montagnes kabyles et des éléments chrétiens. Nous constatons seulement la présence de ceux-ci sans pouvoir dire exactement d'où ils viennent (restes de populations chrétiennes réfugiées dans la région ?). En 1076, ils sont à ce point organisés en église que le pape leur écrivant donne à Servandus le titre d'archevêque. Grégoire VII, s'adressant à cette petite communauté minoritaire mais existant néanmoins moins de dix ans après la fondation de la ville, recommande entre autres ces attitudes chrétiennes toujours actuelles :

"Nous vous exhortons à lui (Servandus) offrir toute votre humble obéissance selon la loi divine, de telle sorte que les peuples non-chrétiens qui vous entourent, en voyant la sincérité de votre foi et aussi la pureté de la charité divine qui règne en vous et de votre amour fraternel, soient amenée, par vos exemples, à vous imiter et non à mépriser la foi chrétienne ; il faut, en effet, qu'en vous regardant ils glorifient votre Père qui est dans les cieux. Agissez donc, fils très aimés, selon le précepte de Notre Seigneur Jésus-Christ, qui a dit à ses disciples : "Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés. Il n'est pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis. "



Comme le fait remarquer Christian Courtois, la lettre de Grégoire VII à An-Naçir "se présente à nous dans une véritable solitude chronologique". Les papes du Moyen-Age échangèrent de nombreux documents avec les princes musulmans maghrébins (3) mais cette lettre-ci leur est

antérieure de plus d'un siècle. En outre, ce qui frappe en elle c'est d'abord le ton, ensuite le contenu vraiment irénique.

Mas-Latrie (4) a noté justement que les autres documents pontificaux du Moyen-Age s'adressent aux musulmans avec "un accent d'autorité, de remontrance ou tout au moins de compassion" pour demander des faveurs ou remercier. Mais les princes de l'Islam écrivent d'ailleurs sur le même ton. Grégoire VII, lui, manifeste une cordialité non courante ainsi qu'une affection paternelle bien sentie. En cette même année 1076 pourtant les Turcs seljoukides s'emparent de Jérusalem et les idées de guerres saintes et de croisades ne vont pas cesser de s'amplifier durant tout le XI^e siècle (5). Les expressions iréniques employées par le pape, ne contenant rien de blessant pour l'Islam et cherchant au contraire les points communs, sont d'autant plus méritoires et dignes d'être relevées. Rien n'est mentionné de ce qui peut séparer : le nom de Jésus n'est même pas prononcé. Le pape insiste plutôt sur le monothéisme, sur la foi commune au Dieu un, créateur de toutes choses, qui éclaire tout homme ; Dieu tout-puissant est le maître de ce monde et notre paix. En 1965 la déclaration conciliaire dit que l'Eglise "regarde aussi avec estime les musulmans, qui adorent le Dieu un, vivant et subsistant, miséricordieux et tout-puissant, créateur du ciel et de la terre, qui a parlé aux hommes". Grégoire VII affirme la volonté salvifique de Dieu pour tous les hommes et termine par le souhait de la béatitude dans le sein "du très saint patriarche Abraham". La seule évocation d'une différence est celle de la manière de confesser le Dieu unique. Intention conciliatrice donc chez le pape, désir de ne pas froisser, habileté diplomatique aussi.

An-Naçir manifestait tant de bonne volonté (l'initiative de la correspondance échangée lui revient) que la papauté se devait de ne pas fermer cette fenêtre si généreusement ouverte de ce côté du Maghreb. L'émir a en effet libéré les captifs chrétiens de son palais et probablement même aussi les autres captifs de son royaume. Christian Courtois conjecture que le peuplement de la nouvelle capitale, Bougie, ne s'étant pas opéré de façon spontanée, An-Naçir aurait aussi fait appel aux chrétiens qu'il aurait ainsi libérés non pas d'abord pour être agréable au pape mais pour peupler sa ville. Ibn Khaldoun parle, lui, d'un centre, Qastilia, où les chrétiens reconnurent dès le début l'autorité de l'émir Hammadide ; il nous dit encore que les habitants de la nouvelle capitale furent exemptés de l'impôt sur la terre (le kharaj). Bref, An-Naçir y trouvant son intérêt, continue sa politique de faveur envers les chrétiens. Nous voyons que le pape apprenant tout ceci avec une vive satisfaction est lui-même prêt à envoyer auprès de l'émir deux familiers, "pour le servir", mais qui seront en fait là comme diplomates discrets, émissaires privés mais attentifs aux intérêts religieux et politiques de l'Eglise en cette région. La collusion politico-religieuse, coutumière à l'époque, n'est pas absente des préoccupations de la papauté (6).



A partir de la fin du XII^e siècle, une nouvelle Eglise nord-africaine surgira ici et là dans quelques villes, mais émigrée et enkystée, non autochtone et ne continuant pas l'ancienne Eglise africaine. Commerçants, miliciens au service des émirs, esclaves fournis par la guerre et la course, religieux composeront ces îlots chrétiens. La vague almohade du XII^e siècle, qui a déferlé auparavant, aura balayé, en effet, les dernières communautés de l'ancienne Eglise de St Cyprien et de St Augustin. Des vestiges sont signalés par-ci par-là, au XIV^e siècle par exemple, mais ces minorités sans évêque achèvent de s'islamiser (7).

Courtois fait justement une hypothèse pleine d'intérêt. Du fait que les musulmans placèrent des "juges des chrétiens" (qâdî al-nasâra), les évêques se trouvèrent dépouillés de leurs anciens pouvoirs auprès des chrétiens. L'institution épiscopale tomba alors en décadence et les communautés n'eurent plus de chefs. Elles survivent ici et là mais elles n'ont plus de structures ni d'organisation ; elles recourent même à l'émir pour faire régler leur différend avec l'évêque, comme nous l'avons vu à propos de Cyriacus en 1073. Les textes chrétiens, comparant ces malheureux restes à la splendeur de l'ancienne Eglise, n'ont certes pas tendance à grossir les effectifs ; les textes musulmans, eux, amplifient l'islamisation : dès le début du VII^e siècle, on ne compte plus en Afrique, selon Ibn Abd al-Hakam, "un seul Berbère qui ne se fût converti à l'Islam" et au milieu du VIII^e siècle, selon l'émir Abd al-Rahman, "toute l'Ifriqiya professait l'Islamisme" ! Vers le milieu du XII^e siècle, en tout cas, s'établit une coupure très nette : Abd al-Moumin, prince des Almohades, liquide en 1159-60 les dernières communautés en les massacrant ou en les poussant à l'exil ou à la conversion. En outre les attaques des Normands de Sicile contre la terre d'Islam, au cours des années 1155 et 1156, eurent comme conséquences de faire massacrer les chrétiens des villes du littoral considérés alors comme des "jaunes". Bref, devant l'accumulation catastrophique des épreuves survenues depuis les VII^e-VIII^e siècles, l'Eglise d'Afrique disparaît corps et biens.



Pourquoi donc An-Naçir recourut-il au pape lui-même ? Peut-être à cause du bon renom de la papauté au milieu du XI^e siècle ? Mais pourquoi surtout Grégoire VII donna-t-il tant de portée à cette initiative de l'émir Hammadide ?

Le pape trouve là une occasion de "dilater l'Église". Dans son zèle apostolique, peut-être pense-t-il, comme St Louis à l'égard d'al-Mustançir lors de la croisade vers Tunis, que l'émir ne sera pas opposé à un dialogue éventuel plus approfondi ? A cette époque-là toutefois les problèmes religieux interféraient ordinairement ou souvent avec les questions politiques et les intérêts temporels.

Quelle était la situation politique au Maghreb oriental vers le milieu de ce XI^e siècle ?

En 910, les Aghlabides de Kairouan, fidèles aux Abbassides de Bagdad, sont remplacés par des Africains, les Fatimides, hostiles aux Orientaux. Ils font la conquête du Caire en 969, mais avant de quitter l'Ifriqiya, ils avaient laissé sur place à Kairouan les Zirides, nouvelle dynastie de gouverneurs issus des tribus maghrébines Sanhadja. Les Zirides devaient s'opposer à la poussée d'autres tribus autochtones, les Zenâta. Le troisième gouverneur Ziride, Bâdis (996-1016), fit cependant appel à son oncle Hammad qui en profita pour se tailler un fief indépendant dans le Maghreb central avec comme capitale al-Qal'a (la Kalaâ dans le Hodna). Zirides et Hammadides s'affrontèrent donc dès lors. Les uns et les autres changèrent de "protecteurs" plusieurs fois passant des Fatimides aux Abbassides et inversement. L'invasion hilalienne ravage bientôt le Maghreb mais les Hammadides tiennent bon, alors que le royaume ziride se morcelle : Abd al-Haqq Ibn Khurasan se déclare ainsi indépendant à Tunis, alors qu'il avait reçu sa place d'An-Naçir (1062-1088) second émir de la Kalaâ des Beni Hammad. Un autre Ziride, Tamîm, entreprend alors de refaire l'unité de l'empire Ziride, si bien que, les hostilités sont permanentes entre Hammadides et Zirides jusque vers 1067-68. Autour de 1075 les Hammadides s'appuient même sur les caïds de Kairouan révoltés contre les Zirides, tandis que ceux-ci s'appuient sur les Banu-Khurasan de Tunis révoltés contre les Hammadides. C'est à cette époque-là (1073 et 1076) que Grégoire VII écrit ses lettres aux chrétiens de Carthage et à Cyriacus ; objet : le différend entre les chrétiens et l'évêque au sujet de la consécration d'un évêque pour Tunis. Abd al-Haqq Ibn Khurasan, maître des lieux, faisait flageller Cyriacus (d'où une lettre du pape pour reconforter l'évêque contre les "païens" (8)), et continuait à s'opposer à An-Naçir comme vassal révolté. Le pape ne pouvait donc que s'entendre avec l'émir Hammadide de la Kalaâ. En outre, la papauté ne voyait sans doute pas d'un mauvais œil la lutte entre Zirides et Hammadides qui épuisait les Zirides et par le fait même les affaiblissait en Sicile. Tamîm, en effet, continuait de prêter main forte aux musulmans de Sicile subissant les coups des Normands commandés par le comte Roger et lancés à la reconquête de l'île par Robert Guiscard en 1060 (l'île avait été occupée par les Aghlabides à partir de 827 et la reconquête chrétienne sera terminée en 1091). La papauté, prise entre le péril normand et le péril germanique, balançait dans ses alliances. Grégoire VII, quant à lui, alla même jusqu'à excommunier le duc Robert, frère du comte Roger. Il négociait cependant peu après avec les Normands et par le fait même, il se trouvait être hostile aux Zirides, comme l'était An-Naçir (9).

La lettre de Grégoire VII se situe donc dans ce contexte politique, du moins selon les conjectures de Christian Courtois, historien, qui a tenté, à partir de textes disparates, difficiles à interpréter, de reconstituer un édifice possible.

Ces interférences historico-politiques n'enlèvent d'ailleurs rien au ton et au contenu, iréniques et bienveillants, de l'admirable lettre du pape à l'émir de la Kalaâ des Beni Hammad.

Jean Déjeux.

ANNEXE

L'OCCIDENT CHRETIEN ET L'ISLAM AU MOYEN-AGE (10)

Quelle image l'Occident chrétien se faisait-il de l'Islam ? C'est ce qu'un auteur anglais a essayé de chercher à travers les écrits du Moyen-Age Norman Daniel, *Islam and the West : the making of an Image*, Edimbourg, The University Press, 1960, 1 vol., X-444 p. "Il montre comment, à partir d'une apologétique agressive et mal informée née à Byzance, malveillante à l'égard de l'envahisseur arabe, puis sous la menace constante que représentaient les musulmans aux frontières de l'Occident, les hommes du Moyen-Age se formèrent de Mahomet et de l'Islam les idées les plus sombres. Les

croisades, en exaspérant les sentiments, ne contribuèrent guère à atténuer cette image, et pendant des siècles Islam et chrétienté s'affrontèrent inexorablement. Il a fallu qu'à partir du XVIII^e siècle l'orientalisme occidental s'intéressât d'une façon scientifique à la littérature et aux doctrines de l'Islam pour que l'on commençât à entrevoir d'une façon un peu moins partielle les rapports des deux grandes religions" (G. C. Anawati).

Quelle contribution les penseurs et les théologiens chrétiens ont-ils apportée à la connaissance de l'Islam durant le Moyen-Age ? Le P. J. Henninger pose quelques jalons en essayant de répondre à cette question dans une conférence prononcée le 4 juillet 1952 à l'Institut catholique de Paris (*Nouvelle Revue de Science missionnaire*, 1953, 9^e année, fasc. 3, pp. 161-185). Nous résumons les grandes étapes de cette contribution (11).

1° Connaissance défectueuse de l'Islam au début du Moyen-Age.

En ce qui concerne l'Orient chrétien, parmi les polémistes des VIII^e et IX^e siècles, il faut citer entre autres St Jean Damascène (m. en 750) et Théodore Abou Qurrâ (m. vers 820). Pour le XII^e siècle : Paul d'Antioche, évêque melkite de Sidon, sur lequel il faut consulter maintenant, comme travail de base, la thèse de Paul Khoury (12).

En Occident chrétien, le retard est considérable. Les guerres et les affrontements divers ont fait proliférer les fables les plus fantaisistes sur Mahomet (les absurdités colportées par les musulmans à l'égard des chrétiens étaient aussi nombreuses) : ainsi parmi d'autres, Mahomet était cardinal de l'Eglise mais, n'ayant pas été élu pape, il partit pour l'Orient et fonda sa secte hérétique pour se venger ! On pensait que Mahomet était adoré comme une divinité, on reprochait aux musulmans d'adorer des idoles et on caricaturait outrageusement la vie de Mahomet ainsi que le contenu du Coran (13).

2° Progrès de la connaissance de l'Islam depuis le 12^e siècle.

Une connaissance plus objective passe peu à peu grâce aux traductions d'ouvrages arabo-musulmans dès le X^e siècle et surtout aux XII^e et XIII^e siècles, à Tolède en Espagne (sans oublier la Sicile et l'Italie méridionale). On s'intéressait cependant plus à ce que les Arabes disaient de la philosophie, des mathématiques, de l'astronomie ou de la médecine qu'à ce qu'ils écrivaient sur la religion comme telle.

Le premier à s'intéresser à la religion musulmane fut Pierre le Vénérable, abbé de Cluny (1094-1156) (14). Il visite en 1141 les monastères de son Ordre en Espagne et se rend compte que la reconquête militaire n'a pas amené les musulmans au Christ. Pour ceci, seuls les moyens spirituels étaient à employer et il fallait avant tout chercher à comprendre les musulmans avant de les réfuter. Il fait donc traduire le Coran en 1143 (paraphrase plutôt, mais fidèle substantiellement) et il est convaincu qu'il faut étudier les sources originales pour ne pas faire dire aux musulmans ce qu'ils n'ont pas dit. Il repousse du reste les fables qui courent sur Mahomet et renvoie aux textes traduits. En 1209 ou 1210 une deuxième traduction du Coran est faite à Tolède et, aux XIII^e et XIV^e siècles, des écrits arabes sur la religion sont traduits en latin ou dans des langues européennes vivantes. Il ne faut pas exagérer l'effet de ces traductions ni toutefois les minimiser. St Thomas d'Aquin a une certaine connaissance respectable de l'Islam pour l'époque, mais il cite surtout les philosophes (les falasifa) qui ne représentent évidemment pas tout l'Islam. Dans sa "*Somme contre les Gentils*" le dénominateur commun "Gentils" se divise en "Mahumetistae et Pagani". St Thomas triomphe de l'Averroïsme mais ne connaît qu'indirectement les théologiens musulmans. Ce savoir imparfait sur la religion islamique était dû au manque de moyens d'information. Au milieu du XIII^e siècle environ, Humbert de Romans, maître général de l'ordre dominicain disait : "Il n'y a que peu de personnes qui au sujet de Mahomet et des Sarrasins en savent plus long que ceci : ce sont des infidèles, qui ne croient pas au Christ et qui adorent Mahomet comme leur dieu - ce qui du reste est faux". Il restait donc beaucoup à faire.

3° Contribution des Dominicains à l'étude de l'Islam.

Des écoles de langue arabe sont établies, dès 1237, dans les couvents des Dominicains de la Province de Terre sainte. Les provinces espagnoles suivirent poussées par le zèle de St Raymond de Peñafort et de Humbert de Romans, maîtres généraux de l'ordre des Prêcheurs. Raymond de Peñafort, jusqu'à sa mort en 1275, travailla à organiser ces études (Studium arabicum à Tunis en 1250, puis à Murcia, puis en Espagne). Le grand orientaliste chrétien espagnol, Raymond Marti (m. en 1285 environ) sortit du Studium de Tunis. Il était capable de lire les ouvrages arabes et d'écrire correctement

en cette langue (de même qu'en hébreu). Ses œuvres comportent des citations du Coran, des hadith, des philosophes et des théologiens musulmans. Guillaume de Tripoli (m. en 1297 environ) est également renommé par son traité sur les Sarrasins, comme introduction objective à l'Islam. Il prêche beaucoup, veut comprendre, discute avec irénisme cherchant à juger sainement et avec bienveillance avant de contredire. Tout ceci tranche sur la violence de ses contemporains. Ricoldo de Montecroce (m. en 1320 à Florence) est aussi célèbre. Il parcourt le Proche Orient musulman, apprend la langue arabe, prêche aux musulmans à Bagdad, fréquente leurs théologiens. Il publie deux livres où il parle favorablement des musulmans, son jugement sur le Coran qu'il connaît est cependant sévère (fables, faussetés, blasphèmes). Homme de son temps, il pense que les musulmans sont sur le chemin de l'enfer. "Pionnier génial mais isolé".

4° Les Franciscains et la connaissance de l'Islam.

Ils prêchèrent aux musulmans ; quelques-uns apprirent l'arabe et firent des traductions aux XIII^e et XIV^e siècles. Mais le grand nom à retenir est celui d'un laïque tertiaire, le bienheureux Raymond Lulle (1235, martyr en 1316) (15). Il a été appelé le plus grand missionnaire du Moyen-Age. Il fit plusieurs voyages en Orient et au Maghreb où il mourut blessé grièvement à coups de pierre. Ses convictions étaient qu'il fallait renoncer à la violence et prêcher la vérité en étant prêt au martyre ; il pensait encore qu'il fallait rédiger des ouvrages exposant irréfutablement la vérité chrétienne et fonder des monastères pour l'enseignement des langues orientales (un monastère fut ainsi établi à Miramar dans l'île de Majorque). Il écrivait beaucoup et se dépensa sans compter, s'adressant au roi de France et au pape. Il admirait la langue du Coran et connaissait les œuvres des philosophes, théologiens et mystiques de l'Islam. Sa méthode consistait à fournir des arguments apodictiques basés sur la raison pour exposer les dogmes chrétiens et réfuter ceux de l'Islam. Raymond Lulle entendait ainsi trouver dans la raison un point de départ commun avec les musulmans. Compréhension de la mentalité musulmane, tact pédagogique, tranquillité dans la discussion sont caractéristiques chez lui, sans parler bien sûr du refus de toute contrainte. En 1312, le Concile de Vienne ordonnait la création de chaires de langues orientales dans certaines universités.

Aux XIV^e et XV^e siècles quelques efforts sont signalés pour favoriser l'étude de ces langues mais, après l'échec définitif des croisades, une lassitude se manifeste qui a pour conséquence une décadence générale des études orientales. On écrivit encore sur l'Islam (Pierre Pascual, Nicolas de Cues), le concile de Bâle en 1434 renouvela les ordonnances de celui de Vienne mais sans succès notable. Ce n'est qu'à partir de la Renaissance et du XVII^e siècle que cette étude prend un nouvel essor, plus sur un plan scientifique que missionnaire, du reste.

NOTES

1. Cf. *COMPRENDRE*, bleu, n° 44, 20/1/66, Le concile et l'Islam.
2. Nous nous servons surtout du travail de Christian Courtois. Grégoire VII et l'Afrique du Nord, paru dans la *Revue historique*, t. CXCIV, 1945, pp. 97-122 et pp. 193-226.
3. Pour la période 1199-1251 ; 8 mars 1199, Innocent III demande au roi du Maroc d'accueillir favorablement les religieux de l'ordre de la Ste Trinité, fondé pour le rachat des captifs, - 27 mai 1233, Grégoire IX remercie le souverain marocain pour sa bienveillance à l'égard des Frères mineurs, - 15 mai 1235, Grégoire IX écrit au roi de Tunis, Abu Zakariya Yahya, en vue d'un traité, - 25 octobre 1246, Innocent IV recommande les Franciscains au même souverain, - 31 octobre 1246, le pape remercie le souverain du Maroc de son attitude à l'égard des missions chrétiennes, - 16 mars 1251, le même Innocent IV, écrit au roi du Maroc, Umar al-Murtada, de mettre à la disposition des chrétiens de son royaume des ports où ils pourraient envoyer leurs familles à l'abri. On connaît aussi des lettres de souverains musulmans aux papes : par exemple celle du 10 juin 1250 de Murtada, prince des Almohades, à Innocent IV.
4. Les auteurs se réfèrent souvent à Mas-Latrie qui a publié *Traité de paix et de commerce et documents divers concernant les relations des chrétiens avec les Arabes de l'Afrique septentrionale au Moyen-Age*, Paris, 1865.
5. Grégoire VII lui-même en 1074 écrit plusieurs lettres où il développe sa pensée d'une croisade contre les Sarrasins massacrant les chrétiens orientaux. Il se tourne vers Henri IV d'Allemagne pour l'entraîner dans cette croisade, mais il en abandonne l'idée (1075) devant le peu de zèle des princes séculiers et des évêques.
6. Sur la situation des chrétiens au temps des Zirides, voir H. R. Idriss, *La Berbérie orientale sous les Zirides*, Paris, A. Maisonneuve, 1962, t II, pp. 757-764.
7. Voir une bonne vue synthétique de la question par J. Corbon, *Réflexions sur la mort d'une Église*, dans

Proche Orient Chrétien, t. VIII, fasc. II, juillet-septembre 1958, pp. 197-226. Cf. *COMPRENDRE*, blanc, n° 14, 8/11/58, les conclusions de cette étude.

8. On se souvient que Grégoire VII parlait dans sa lettre à Cyriacus du 15 septembre 1073, de la "nation mauvaise et perverse". En outre, le pape écrit à l'évêque : "combien plus précieuse aurait été la profession de ta foi si, après avoir enduré les coups de fouet, démontrant leur erreur et prêchant la religion chrétienne, tu étais allé jusqu'à rendre l'âme" ! C'est presque un reproche de ne pas avoir provoqué le martyre ! On peut bien dire que par la suite cette conception de la mission fera couler du sang... , par provocation ou prosélytisme intempestif.
9. Le successeur de Grégoire VII, Victor III, réunit une assemblée d'évêques pour mettre au point la question du combat contre "l'infidélité" en Afrique. Il encouragea l'expédition contre les Sarrasins qui s'empara de Mahdia (Tunisie) le 6 août 1087. Victor III n'était autre que l'abbé du Mont Cassin, Didier, qui avait toujours préconisé l'alliance avec les Normands. Les Pisans et les Génois en prenant Mahdia aidaient indirectement le comte Roger II occupé en Sicile. L'expédition fut en tout cas un triomphe et son retentissement fut grand dans la Chrétienté (note Georges Marçais, *La berbérie musulmane et l'Orient au Moyen-Age*, Paris, 1946, p. 221).
Victor III fut élu pape le 23 mai 1086, sacré le 9 mai 1087 et mourut le 16 septembre 1087. Le péril musulman fut sa grande préoccupation. Âgé de 60 ans, il avait vécu pendant 30 ans au mont Cassin.
10. Sur l'image que se sont formés de l'Islam quelques orientalistes occidentaux contemporains (I. Goldziher, C. Snouck Hurgronje, C. H. Becker, D. B. Macdonald et Louis Massignon), voir Jean-Jacques Waardenburg, *L'Islam dans le miroir de l'Occident*, Paris/La Haye, Mouton, 1963, 2° édit. , 374 p.
11. Sur la rencontre de la pensée musulmane avec la pensée chrétienne au temps des Pères de l'Église et au Moyen-Age, on lira Louis Gardet et G. C. Anawati, *Introduction à la théologie musulmane*, Vrin, 1948, II° Partie, pp. 191-302.
12. *Paul d'Antioche évêque melkite de Sidon* (XII° s), T. XXIV des Recherches de l'Institut des Lettres orientales de Beyrouth, Imprimerie catholique, Beyrouth 1964, 223 p. en français et 105 p. en arabe.
13. On pourra lire Charles Pellat, La légende de Mahomet au Moyen-Âge, dans *En Terre d'Islam*, 1943, 3° trim. , n° 23, pp. 123-144) et Le Roman de Mahomet, ibidem, 1943, 4° trim. , n° 24, pp. 216-236, ainsi que Y. et Ch. Pellat, L'idée de Dieu chez les Sarrasins des Chansons de Geste, dans *Studia islamica*, XXII, 1965, pp. 5-43.
14. Il faut se reporter à l'importante contribution de James Kritzeck, *Peter the venerable and Islam*, Princeton University Press, 1964, "Princeton Oriental Studies", no 23.
15. Voir Ramon Sugranyes de Franch, Raymond Lulle, docteur des Missions, *Nouvelle Revue de Science missionnaire*, Schöneck-Beckenried, Suisse, 1954, 152 p. Pour une Bibliographie sur les Missions médiévales, voir *Parole et Mission*, n° 17, avril 1962, pp. 325-331.



S. M. A. Comprendre 20, rue du Printemps PARIS C. C. P. : 15 263 74
--